

Augustin Berque, Philippe Bonnin et Cynthia Ghorra-Gobin, Véronique Fourault-Cauët
30 mai 2006

Citadins, pourquoi rêvez-vous de nature ?

Débat animé par Gilles Fumey autour de :

- **Augustin Berque**, géographe, Directeur d'études à l'EHESS, spécialiste du Japon.
- **Philippe Bonnin**, architecte, Directeur de recherche CNRS
- **Cynthia Ghorra-Gobin**, géographe, Directrice de recherche CNRS, spécialiste de la ville américaine.

[La Ville Insoutenable](#), ouvrage tiré d'un colloque à Cerisy et coordonné par nos trois invités, questionne à travers le rapport ville/campagne, la place de la nature dans nos sociétés urbaines. Gilles Fumey introduit ce Café géo en évoquant la proximité thématique du travail d'Augustin Berque, Cynthia Ghorra-Gobin et Philippe Bonnin, qui ont pourtant des terrains fort différents, et les travaux de Philippe Descola sur la nature. De manière lapidaire, ces recherches ne permettraient-elles pas de comprendre pourquoi nous ressentons si souvent le besoin de contempler un géranium sur le balcon ? Qu'est-ce que ce pot nous dit de notre rapport à la nature ?

Augustin Berque rappelle que cette étude, fondée initialement sur une réflexion **sur l'habitat insoutenable**, va à contre-courant du développement soutenable ou durable dont on parle si souvent. S'interroger sur l'habitat insoutenable ne se résume pas à une approche en termes écologiques, mais également éthiques et esthétiques. Cette forme d'habitat pose donc aussi la question du Bien et du Mal, du Beau et du Laid. Parallèlement, il constate que le thème de **l'urbain diffus** ou de la « ville-campagne » est également très présent à l'heure actuelle, et qu'un brouillage existe aujourd'hui entre ces deux termes, pour aboutir au terme générique de périurbain. Dès lors, l'étude entreprise cherche à comprendre ce qui a motivé l'émergence de cet espace urbain diffus, paradoxal à bien des égards ; si les spécialistes de l'urbain insistent souvent sur les aspects négatifs du phénomène, il faut reconnaître que les populations y sont favorables. Comment expliquer ce parti pris ? Faut-il puiser dans les mythes de l'âge d'or chez les Grecs, ou sur des mythes similaires en Asie pour comprendre ces phénomènes ?

Enfin, un élément de la démarche s'appuie sur l'idée d'une comparaison entre trois bassins sémantiques, sur les courants d'idée, en référence à Gilbert Durand. La répartition des tâches a été la suivante : Cynthia Ghorra-Gobin s'est consacrée à l'Amérique du Nord, Philippe Bonnin à l'Europe, alors qu'Augustin Berque a développé le propos sur l'Asie orientale.

Interrogée sur ce rapport ville-campagne en Amérique du Nord, Cynthia Ghorra-Gobin détaille les deux grandes raisons pour lesquelles elle a accepté de participer à ce projet. Tout d'abord, comparer la ville américaine et la ville européenne fait émerger une fois encore la question de la nature. Et cette question s'inscrit dans un débat mondial. Pour la première fois, on peut observer une prise de conscience générale de la finitude de l'environnement, de la perception des changements climatiques, et de l'inadéquation des modes de vie urbains avec l'environnement. Cynthia Ghorra-Gobin évoque les travaux de Jared Diamond, géographe à UCLA et qui annonce la fin des civilisations : travaillant sur la civilisation maya, il constate de fait que cette société a décliné avant son environnement dans un contexte de déséquilibre. (cf Diamond J., *How societies choose to Fail or Succeed*, 2004, traduction française :

Effondrement, comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie, 2006). Plus encore, cette étude pose la question urbaine dans son rapport à l'environnement. Or, c'est la première fois que la population mondiale est majoritairement urbaine, avec notamment une urbanisation galopante dans les pays émergents. Comment régler **le dilemme d'une société qui s'urbanise face à un environnement qui se dégrade** ? A cela deux grands types de réponses semblent émerger : d'une part une solution technologique, permettant de régler ces problèmes environnementaux ; d'autre part une remise en question de la forme urbaine actuelle, offrant une véritable alternative à la situation actuelle. L'autre grande raison de son acceptation a été la démarche comparative globale proposée par Augustin Berque, qui en faisait une mise en perspective intéressante.

Quant à l'architecte Philippe Bonnin, plusieurs raisons l'ont invité à se lancer dans ce travail comparatif et novateur. **La plupart des architectes du mouvement moderne sont partisans de la ville dense**, et plutôt opposés à une extension du pavillonnaire qui fait peu de cas de la nature. Et de rappeler qu'en voulant acquérir pour soi ladite nature, les individus la consomment, la détériorent. Philippe Bonnin s'est donc lui aussi interrogé sur les raisons de cette fuite et sur ces contradictions des habitants de la ville campagne. Il cite l'exemple des individus qui choisissent de vivre à quelques kilomètres d'agglomérations comme celle d'Aix en Provence, revendiquant la proximité de la nature, tout en adoptant un mode de vie urbain. Ce travail n'est pas pour autant une simple dénonciation du mitage et de ces formes d'urbanisation très consommatrices d'énergie

Plusieurs situations anecdotiques qu'il a vécues lors de l'un de ses séjours au Japon ont poussé Augustin Berque à se lancer dans ce travail. La première image qu'il décrit est celle d'un quartier suburbain japonais au printemps 1999. Cette zone d'habitat de qualité a été bâtie suivant un motif essentiel, celui de l'harmonie avec la nature. Or, à l'annonce de l'arrivée d'un ours dans le quartier, la police enjoint -en vain- toute la population de s'enfermer dans leur logement. Etrange forme d'harmonie avec la nature ! De même, Augustin Berque évoque, perplexe, les grands 4/4 Mitsubishi qui parcourent ces quartiers, porteurs du slogan « into the nature » alors qu'ils ne sont guère utilisés que pour faire quelques courses au sein de l'agglomération. Au total donc, tant les habitations que les voitures flattent l'idée de la nature, mais la détruisent parallèlement. C'est du constat de ces contradictions profondes qu'est née la volonté d'une étude des motivations de ces actes. **Le Japon** l'a plus particulièrement interpellé car il reproche à l'Occident son artificialité et son opposition à la nature, alors qu'à la fin des années 1960, le pays s'est révélé être un véritable cobaye de la pollution industrielle.

Comment une culture avec une telle tradition d'amour de la nature peut-elle être devenue aussi destructrice ?

Augustin Berque rappelle combien le rapport des Japonais à la nature est ancien et complexe. De fait, les villas suburbaines japonaises actuelles contiennent toutes une alcôve qui renferme une œuvre d'art. Cet espace, le *tokonoma*, est en quelque sorte délimité par un pilier qui imite le naturel. Concrètement, il s'agit bien souvent d'un pilier de bois dont la naturalité est soulignée par l'aspect noueux. C'est un élément architectural qui symbolise la lutte de l'ermite dans la nature, et renvoie plus loin encore à l'histoire chinoise où les anachorètes remontaient vers la nature. Le rapport à la nature se conçoit comme une figuration littéraire, poétique, à l'origine de la notion de paysage. Aujourd'hui encore, les gens recherchent de la nature « à voir », du paysage.

Gilles Fumey s'interroge sur le maintien d'une certaine légitimation de cet état de fait : un habitat toujours plus diffus dans les faits et une persistance du v u d'une ville toujours dense,

plus respectueuse de la nature. Il semble pour les invités que persistent des modèles comme ceux de l'Arcadie, de l'Age d'Or. Questionnés sur les modes de transmission de ces mythes sur une période de plus de 2000 ans, nos trois auteurs rappellent combien les non lettrés ne connaissent pas les textes d'Ovide ou d'Hésiode. Dès lors, on peut poser comme hypothèse que certains de ces mythes ont été transmis par des réalisations concrètes. Pour Augustin Berque, le mythe de l'Age d'or constitue quant à lui un mythe « d'avant le travail », le retour à une matrice originelle où une symbiose existerait entre les hommes, la nature et les dieux. Hésiode insiste sur le fait que l'Age d'or était « le temps où la nature donnait d'elle-même ses fruits ». Que de chemin parcouru, la machine -Mitsubishi - étant désormais celle qui va extraire, tirer les fruits de la nature !

Gilles Fumey se demande si l'on peut établir une filiation entre des parcs comme Central Park et la Chine. Pour Cynthia Ghorra-Gobin, cette dimension anglo-chinoise est effectivement à discuter. Elle veut surtout insister sur le fait que l'idée d'une continuité entre la modernité européenne et la ville américaine, si elle n'est pas inexacte, est incomplète. Elle entend quant à elle montrer la spécificité urbaine américaine. Ainsi, Central Park ne doit pas être lu dans la continuité de la pensée du jardin européen, mais sur les principes du transcendantalisme. **Aux Etats-Unis, c'est bien la nature et non la ville qui est valorisée.** La démocratie américaine s'est enracinée dans le monde rural, alors qu'en Europe, l'idée de la ville est associée à la rupture de l'ordre féodal. En Amérique du Nord, la société rurale est porteuse des mythes de la démocratie. Dans ce contexte, Central Park signifie apporter la nature (mais non artificialisée comme celle des parcs européens) aux populations défavorisées qui n'y ont pas accès en ville.

Augustin Berque revient sur **une possible filiation entre tradition chinoise et rapport anglais à la nature**, qui remonterait vraisemblablement au XVIIIème siècle. Deux hypothèses peuvent être émises. D'une part, il n'est pas impossible que des peintures chinoises soient arrivées en Europe lorsque l'Asie était sous domination mongole. D'autre part, il est avéré que les Jésuites arrivés en Chine au XVIIIème siècle travaillèrent à l'aménagement des jardins des empereurs. Certains d'entre eux relatèrent ces travaux dans leur correspondance avec l'Europe. Les Européens crurent alors que les ces jardins étaient de vraies architectures, et les petites fabriques qui les parsemaient de véritables « maisons délicieuses ». Les Européens cherchèrent ensuite à reproduire cette approche, cherchant à créer de véritables habitats dans un cadre naturel. Le Petit Trianon est un exemple de ce genre d'habitat rural esthétisé, idéalisé.

Quand Gilles Fumey demande s'il s'est interrogé sur l'origine des représentations des Jésuites dans les modèles de l'espace, Philippe Bonnin répond qu'il a travaillé sur les archétypes, et plus encore sur le pourquoi de la construction dans un lieu qui se sépare de l'étendue socialisée. **Pourquoi vouloir sentir la nature tout en s'en séparant ?** Philippe Bonnin pose comme hypothèse que les individus cherchent à sentir la proximité de la limite, et donc de l'au-delà. D'une certaine manière, des villes comme Aigues-Mortes ou Carcassonne constituent des villes idéales, dans la mesure où il s'agit de villes encloses, où la muraille sépare clairement l'urbain du naturel. Malheureusement aujourd'hui, la limite est beaucoup plus diffuse. Il convient pour lui de s'interroger sur notre maîtrise de ces limites, sur les espaces où nous les situons.

Brice Gruet, qui vient de publier un livre sur la rue à Rome (*La rue à Rome, entre l'émotion et la norme*, PUPS, 2006) et participant au colloque de Cerisy (ci-dessus) confirme que les Romains ont cherché à introduire la nature dans une ville par ailleurs progressivement fermée. Parallèlement, la ville s'est vue projetée hors d'elle-même à l'aide des villas de Campanie.

Quant aux jardins urbains, ils permettaient finalement aux citoyens de renouer des liens avec la campagne et de renouveler leur sentiment d'urbanité.

« **Qu'en est-il de la figure de l'Eden dans les différents bassins sémantiques** qui ont été étudiés par les différents intervenants ? » s'interroge Gilles Fumey. Augustin Berque rappelle que dans la Bible, Caïn, maudit, part construire des villes vers l'Est. À l'inverse, les colons américains s'aventurent vers l'Ouest et choisissent un habitat anti-urbain. Cynthia Ghorra-Gobin insiste sur la nécessité **d'éviter un écueil dans la recherche qui aurait consisté à mettre l'accent sur le seul rôle de la voiture** et de sa diffusion. Au XIX^{ème} siècle, existe en effet déjà aux Etats-Unis une idée claire de la ville, et surtout la ferme volonté de ne pas reproduire une ville comme New York. Le transcendantalisme constitue alors une philosophie qui revendique la nature pour point d'ancrage de l'individu. Les pasteurs mettent de leur côté l'accent sur l'épanouissement de la famille dans un cadre idéal. Parallèlement, les féministes domestiques dépeignent la nature comme le domaine privilégié des femmes. Au total, convergent donc des mouvements intellectuels de toutes origines pour faire émerger cet idéal de la nature au XIX^{ème}. Si les villes de l'Est nées de la période coloniale s'inscrivent dans la filiation européenne, ce nouveau mythe urbain se concrétise surtout à l'ouest, dans les vastes étendues pavillonnaires où se succèdent à l'infini maisons et jardins. La ville-campagne n'est donc pas la résultante du seul développement de l'automobile. Celui-ci n'a guère qu'accompagné un mythe antérieur. On note d'ailleurs qu'aujourd'hui se développent de nouvelles formes de transports (transports en commun, nouveaux usages de la voiture).

Augustin Berque rappelle que les banlieues japonaises sont apparues un peu après celles d'Europe. Ces banlieues se sont étendues pour partie à l'aide des transports en commun (tram, tain) ou de la voiture, comme ailleurs. Cependant, plusieurs **spécificités japonaises** ou chinoises sont à noter. Elles n'ont jamais été encloses, ce qui implique une frontière incertaine entre l'urbain et le non urbain. Par la suite, le Japon a importé un modèle d'habitat américain mais qui lui était inadapté compte tenu du peu de place libre que possède le pays. La soutenabilité de ce système est catastrophique, à tel point qu'aujourd'hui, une large partie des terres arables est utilisée pour l'urbanisation. Et le Japon ne produit plus que 40% des produits alimentaires qu'il consomme. L'étalement des banlieues s'accompagne d'une délocalisation des commerces vers la périphérie, mais au détriment des terres arables. Les centres-villes dépérissent, alors que la libéralisation de 1984-1985 accélère encore l'implantation des commerces en extérieur. Le résultat de ces évolutions est écologiquement, esthétiquement et éthiquement contestable ; il accompagne l'évolution plus générale du Japon, et la disparition d'un modèle social fondé sur l'égalité entre les membres d'une immense classe moyenne.

Cynthia Ghorra-Gobin rappelle que leur étude aborde la question d'une société désormais globale. Elle entend **nuancer l'idée que la mondialisation est liée aux seuls Américains**. Braudel insistait déjà sur l'idée que le capitalisme est né dans les villes d'Europe. Il a ensuite été encadré par l'Etat Nation naissant, qui a progressivement mis en place des processus de redistribution. Aujourd'hui, les multinationales - certes initialement américaines - s'affranchissent de l'Etat-Nation grâce à de nouvelles techniques de communication et grâce à la dérégulation autorisée par les pouvoirs publics. Si tout ceci conduit à une situation chaotique pour Augustin Berque, Cynthia Ghorra-Gobin insiste sur le fait que se multiplient les pays émergents, et que de la richesse est créée et pourrait être redistribuée à l'échelle mondiale. C'est dans ce contexte qu'il convient de replacer la question de la rupture des sociétés avec l'environnement, phénomène qui fait l'objet d'une prise de conscience à l'échelle globale. Les entreprises elles-mêmes intègrent la question environnementale dans leur activité. Dès lors, il faut pour Cynthia Ghorra-Gobin sortir de schémas hérités des Trente

Glorieuses pour travailler sur le rapport entre nature et société. Elle renvoie par ailleurs aux travaux de Jacques Adda concernant la mondialisation.

Cézanne est souvent présenté comme celui qui aurait représenté la nature, la campagne sans être campagnard, se demande Gilles Fumey. Ces représentations nouvelles ont-elles influencé ces mutations spatiales ? Philippe Bonnin rappelle surtout que l'art a été détourné pour vendre ce territoire. La mythification de la Sainte Victoire et de ses environs est devenue un argument de vente, aux dépens du travail désintéressé de l'artiste.

Une personne du public regrette l'assimilation rapide entre nature et végétation. L'intervenante insiste sur le fait que l'animal interpénètre la ville, donnant l'exemple d'hirondelles qui reconquièrent progressivement les habitations pour nicher en Thaïlande et chassent donc les urbains. Mais nos invités soulignent que la nature est alors une fois encore domestiquée, utilisée, puisque les nids sont récupérés et vendus. Philippe Bonnin explique que les sociétés ont actuellement tendance à vouloir **régenter tout l'espace**, à refuser le *salvus*. Il y a pour lui certainement une part d'inconscient collectif qui refuse de conserver des espaces qui échappent à la société. Augustin Berque renchérit en rappelant qu'il existe des modes divers d'utilisation de la nature pour la rendre productive. Aujourd'hui, vu de la ville, la nature est au dehors, assimilée à la campagne. Dès le XVIII^{ème} siècle, la suppression en Angleterre des barrières qui encerclaient les jardins au profit de « ha-ha », sorte de fossés qui ne brisaient plus la continuité de la vue sur la campagne, suscita pareille assimilation. Les propos célèbres du romancier Horace Walpole traduisent cette ambiguïté. Il postule ainsi que « He leaped the fence, and saw that all nature was a garden ». Augustin Berque insiste sur l'interchangeabilité entre nature et campagne, et sur la confusion de Walpole entre ces deux éléments. Pour le citadin, le paysan est assimilé à la nature, et l'abolition du paysan est d'autant plus valorisée qu'il est bien souvent perçu comme coupable de transformer la nature. Finalement, l'ours errant dans le quartier japonais est un véritable sacrilège, en tant qu'il révèle que la société a peur de la nature.

Une autre intervenante demande **comment ont été choisis les terrains d'étude**, et pourquoi avoir posé de telles limites géographiques. Cynthia Ghorra-Gobin explique tout d'abord qu'il aurait fallu une équipe de recherche plus conséquente pour mener à bien une étude d'ampleur mondiale. En outre, il paraissait justifié de se concentrer sur les pays riches, dans la mesure où leurs modes de vie sont ensuite diffusés au reste du monde. Par ailleurs, l'étude permettait d'envisager divers niveaux de compréhension du rapport entre nature et société : si Bush entrevoit la question environnementale suivant une réflexion géopolitique Nord/Sud, on trouve d'autres démarches aux échelles locales de la part des ONG, des associations etc. Plus encore, si le rapport ville/campagne résulte pour nombre de chercheurs de mécanismes de marché, en fait, les mythes précédemment évoqués affectent aussi les habitants, l'Etat et pas les seuls promoteurs. L'Etat fédéral intervient notamment dans le cas américain pour faciliter l'accès à ce mythe pour les classes moyennes. Augustin Berque donne l'exemple d'un Etat fédéral américain qui a facilité l'accès à la voiture des habitants. Ce type de processus n'est effectif que dans les pays riches, d'où l'intérêt de se focaliser sur eux. D'autant que l'urbain diffus est apparu dans les pays riches. Il ajoute que les trois aires choisies sont liées de manière intéressantes : si les filiations sont multiples entre l'Amérique et l'Europe, on peut aussi trouver des liens très intéressants entre l'Asie orientale et l'Europe.

Gilles Fumey revient sur l'existence et la multiplication des **résidences secondaires**, qui rappellent combien la société rurale est défaite depuis peu. Voit-on la campagne comme un lieu de ressourcement, un espace mythique opposé à la ville ? Philippe Bonnin confirme que

la culture française est traversée de ruralité. Le statut d'urbain impliquant une certaine univocité, il devient indispensable pour nombre d'individus de se créer des coulisses, des espaces en dehors du jeu social. Les travaux de sociologues comme J. Rémy vont dans ce sens. La résidence secondaire permet de retrouver des racines, d'opposer le silence au bruit de la ville. Il existe ensuite toute une variété de résidences secondaires : dans certaines régions comme les Baronnies, elles sont considérées comme des résidences principales pour peu qu'existe un lien ancien avec la région. Dans l'Ouest des Etats-Unis, rappelle Cynthia Ghorra-Gobin les habitants n'ont guère de résidences secondaires, au contraire de la côte Est. Par ailleurs, on peut observer depuis une quinzaine d'années le développement de « cabin », habitats très sommaires dans des zones particulièrement reculées. Des habitants de Minneapolis peuvent ainsi accepter de se rendre deux ou trois fois par ans aux limites du Canada pour quelques réunions familiales. Ces américains acceptent en fait de se retirer complètement de la civilisation pour quelques jours. C'est donc une nouvelle forme de rapport à la nature qui semble s'instaurer.

Quelques lectures parmi les ouvrages cités par les intervenants :

- ADDA J., *La mondialisation de l'économie*, Paris, La Découverte, 1996, 2006
- [BERQUE A., BONNIN Ph., GHORRA-GOBIN C., *La ville insoutenable*, Paris Belin, 2006.](#)
- DIAMOND J., *How societies choose to Fail or Succeed*, New York, Viking Adult, 2004.
- GRUET B., « La rue à Rome, miroir de la ville ». *Un essai de géographie historique pour comprendre la ville d'aujourd'hui*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006
- WALPOLE H., *Essay on Modern Gardening*, Strawberry Hill, T. Kirgate, 1785.

A lire sur le site des Cafés géographiques :

- [La ville insoutenable \(Augustin Berque, Philippe Bonnin, Cynthia Ghorra-Gobin\)](#)
- [Nature et culture en géographie](#)
- [Les paradis verts : vers une bi-résidentialité générale en France ?](#)

Compte-rendu : Véronique Fourault-Cauët